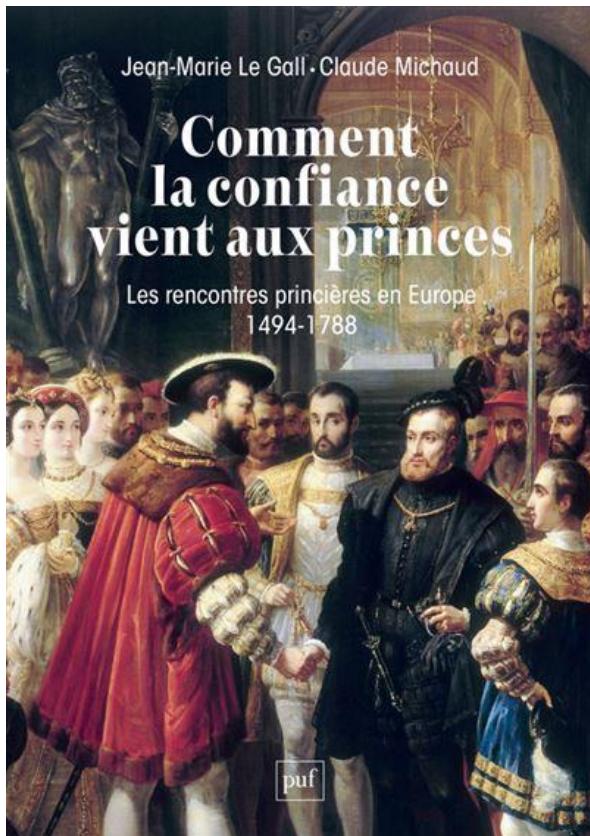


Hommage de M. Yves-Marie BERCE



M. Jean-Marie Le Gall et M. Claude Michaud

Comment la confiance vient aux princes. Les rencontres princières en Europe, 1494-1788 (Paris, PUF, 2023, 698 p., ill.).

« Du xv^e au XVIII^e siècle, les paix et les guerres, les rapports entre les États de l'Europe ont principalement dépendu des liens des souverains entre eux. À l'ère des monarchies, le pouvoir n'était pas une instance vide, il était individuel et lignager. Les suprématies médiévales du pape et de l'empereur n'étaient plus des références ultimes. La montée des bureaucraties ne diminuait pas les rôles des rois ; au contraire, elle rendait plus éclatant encore leur droit de décision. Les premières ambassades permanentes apparues à l'époque de la Renaissance ne remplissaient pas les mêmes fonctions et leur généralisation

n'entravait pas la croissance simultanée des voyages des monarques et de leurs entrevues. La régulation des équilibres entre les souverainetés, les nations et les peuples prenait de plus en plus la forme de rencontres individuelles des monarques, souvent ponctuées d'alliances familiales. La scission du christianisme elle-même n'était pas un obstacle irrémédiable aux mariages et aux cousinages de souverains pourtant ennemis. Ce style princier de politique des nations avait ses codes de cérémonies et de langage. Leurs rites et convenances répétaient des coutumes et, en même temps, inventaient sans cesse plus de complications et de subtilités. Les choix de titres et de gestes, les mises en scène et les prises de paroles avaient été préparées et seraient scrutées, appréciées ou critiquées par les conseillers des souverains et par les courtisans qui étaient compagnons ou spectateurs de ces rencontres de leurs maîtres.

Deux éminents historiens, connaisseurs des institutions et des comportements des Temps modernes, Jean-Marie Le Gall et Claude Michaud, ont conduit une enquête monumentale et totalement innovante sur ces évolutions des usages diplomatiques de l'Europe des princes. Leur livre est une véritable somme, un inventaire exhaustif, savant et analytique de cette sorte de cosmopolitique ou « cosmopolitesse ». Ils ont réussi à récapituler et caractériser plus de 3300 entrevues de souverains européens sur trois ou quatre siècles. La réunion de tant d'exemples tient du tour de force. Elle donne une force incontestable à ces analyses et observations.

L'écriture politique de l'histoire a abondamment retenu certaines de ces cérémonies et leurs représentations peintes ou gravées, notamment dans les biographies de souverains fameux tels en France que François I^{er} ou Louis XIV. Dépassant ces anecdotes tant de fois répétées, le présent livre sait les reconnaître comme une modalité particulière de la diplomatie entre les États. Leurs exemples se multipliaient, bien avant que les principes des relations internationales fussent posés par Grotius (1625) et les juristes qui suivirent ses traces. Il faut dire d'abord que la conclusion de mariages entre deux familles régnantes était un moyen très ancien et classique d'établir la paix entre deux couronnes. Souvent aussi, les entrevues de princes étaient organisées pour mettre fin à un conflit armé dont l'enjeu était un territoire de confins ou la succession à une couronne. D'autres fois, il s'agissait plutôt de prévenir l'entrée en guerre avec de tels motifs et de tenter de concilier les intérêts de chaque antagoniste. Enfin, encore, certaines rencontres réunissaient des princes voulant conclure une alliance contre l'hégémonie d'un souverain trop puissant comme Charles Quint ou Louis XIV.

L'avantage de la confrontation personnelle de deux rois était que leur conversation demeurée orale, restait garante de leurs secrets. Sans documents écrits comme les instructions données à un ambassadeur, les rois parlaient entre eux des mystères de l'État, sans autres engagements que leur parole d'honneur, la sympathie réciproque qu'ils avaient pu ressentir et la confiance muette de leurs sujets.

Bien sûr, la bonne entente des princes pouvait se heurter à des obstacles et tragédies. Il leur fallait se défier de guet-apens, de poisons, de coups de force et, par précaution, se faire accompagner d'escortes armées puissantes. Parfois, il leur arrivait de s'étonner d'une invitation ressemblant à une convocation, destinée à les humilier ou à marquer une subordination ou même une condamnation ; leur refus devenait alors une insulte et un défi.

Dans les lettres et dans les discours de bienveillance, l'attention était portée aux titres des parties, à la hiérarchie de leurs dignités, comme pape, empereur, roi ou simple prince, soit pleinement souverain, soit soumis à une vassalité.

Des règles de protocole commençaient dès le passage de la frontière et s'imposaient au long de l'itinéraire de l'invité ; elles comprenaient l'accueil par de grands seigneurs commis par le roi, les logements du roi et de sa suite dans des châteaux, les saluts des magistrats des grandes villes, la fourniture de provisions de route. Une hospitalité royale se devait d'être à la fois fastueuse et chaleureuse ; on attendait qu'elle manifestât la magnificence pour honorer et éblouir et puis en même temps qu'elle affiche des marques d'amitié et d'apparence d'égalité entre les souverains supposés tenir un même rang.

Les signes d'honneur et de confiance culminaient dans les splendeurs des festins et des bals. Ils apparaissaient encore dans des symboles institutionnels tels que la remise solennelle de clefs de ville, des parades militaires, des vacarmes de canons ou de mousquets et des visites de citadelles. Ils allaient jusqu'à des gestes politiques graves comme la séance de l'invité dans les conseils de l'hôte souverain, l'assistance commune à des messes et même la grâce de prisonniers accordée fictivement selon le bon vouloir du prince accueilli. Ces démarches institutionnelles voulaient faire croire que le prince étranger aurait pendant quelques instants joui de pouvoirs sur le pays que son frère en souveraineté aurait remis en ses mains.

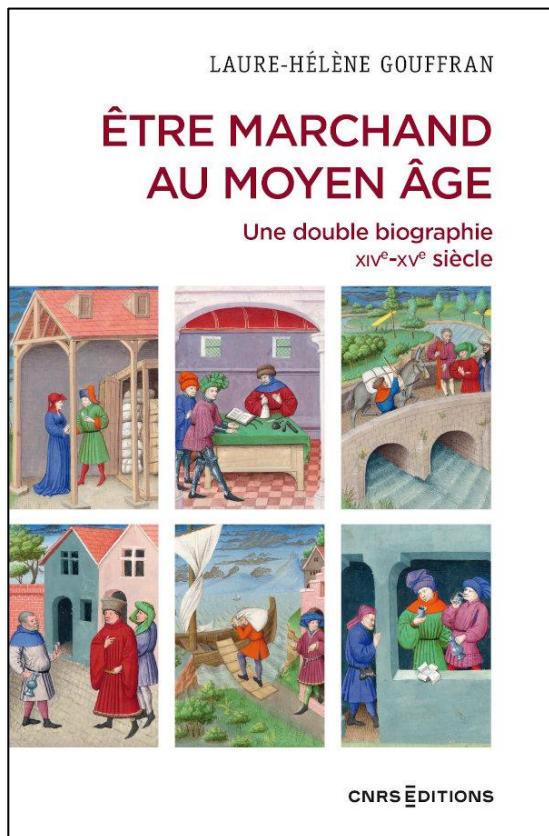
Les relations apaisées dans l'Europe des princes ou, plutôt les limites de leurs affrontements, étaient assurées surtout par les parentés des familles régnantes. Les voyages à

l'étranger d'un jeune prince étaient souvent abrités sous le procédé de l'incognito, d'un déguisement et d'une fausse identité. Il s'agissait pour le prince novice de l'apprentissage du monde et de la recherche, discrète mais bien connue, d'une future épouse. En revanche le plus grand spectacle était accordé à la venue exceptionnelle d'illustres parents, frères et sœurs, invités aux noces. Selon l'usage commun, le mariage de la fille, même celle d'un roi, devait avoir lieu dans un palais de son royaume natal, au moins par procuration. Les liens familiaux pouvaient se poursuivre par la suite avec les visites opportunes et délibérées de frères, qui prenaient alors figure d'ambassadeurs secrets. Les liens familiaux étaient confirmés dans les malheurs, soit, par exemple, avec le maintien des honneurs accordés à un souverain en exil ou encore lors de l'éventuel retour de reines veuves dans leur pays d'origine. Ils comportaient aussi l'envoi de petits enfants dans une couronne étrangère, les garçons pour s'initier aux armes, les filles pour se former aux manières de cour.

Les milliers de cas examinés permettent de recenser très exactement les lieux de rencontres, de séjours ou de congrès de souverains, d'identifier et compter les places qui reviennent plus ou moins souvent dans les calendriers princiers de l'Europe. C'étaient le prestige d'une capitale ou d'une résidence royale, les commodités d'accès d'une grande ville qui attiraient les voyages de souverains hors de leurs frontières. Leur inventaire dessine une carte des usages politiques de l'Europe des siècles modernes. Elle comprend Rome avant tout, mais aussi Florence, Paris et puis Versailles, Berlin, Dresde, Bruxelles, Vienne, Prague, etc.

Le livre comporte des illustrations en couleur nombreuses et signifiantes, une dizaine de cartes, des tableaux statistiques et un index détaillé, qui facilitent la consultation. Ils assurent pour l'avenir la valeur de cet exploit d'érudition vraiment pionnier, révélateur d'aspects majeurs et méconnus de l'histoire des relations entre États. »

Hommage de M^{me}. Nicole BÉRIOU



M^{me} Laure-Hélène Gouffran *Être marchand au Moyen Âge. Une double biographie, XIV^e-XV^e siècle* (Paris, CNRS Éd., 2023).

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, en hommage de l'éditeur, le livre de Laure-Hélène Gouffran, *Être marchand au Moyen Âge. Une double biographie, Marseille, XIV^e-XV^e siècle* – Préface de Philippe Bernardi –, Paris, CNRS Éditions, 2023, 340 pages.

Dépouiller des centaines de registres de notaires pour y découvrir le plus possible de traces de l'histoire d'un marchand ordinaire au début du XV^e siècle, entre activités publiques ou professionnelles et vie privée, est un défi que L.-H. Gouffran a relevé avec patience et efficacité. Elle partait des indications fournies par les vingt-huit pièces conservées aux Archives municipales

de Marseille dans le « fonds Roquefort », que R.-H. Bautier et J. Sornay, voici une cinquantaine d'années, avaient signalé parmi les archives des marchands dans leur inventaire des sources de l'histoire économique et sociale du Moyen Âge. Mais au fil de l'élargissement de son enquête, elle s'étonnait que le nom de Bertrand Rocafort, seulement attesté sous cette forme dans le premier fonds dépouillé, était ailleurs assorti en certains cas d'une particule. La découverte de deux testaments totalement distincts l'un de l'autre lui permit de résoudre l'énigme. Ce n'était pas un personnage mais deux qui se dissimulaient derrière une dénomination quasi homonyme. Tous deux avaient été actifs à Marseille où ils faisaient commerce, et qui plus est, avaient été exactement contemporains, puisque l'un est mort en 1427 et l'autre en 1428. On imagine le travail de Pénélope qui s'en suivit afin de reclasser correctement une documentation totalement enchevêtrée, qu'il fallait en même temps continuer à enrichir le plus possible, moyennant une sélection réfléchie des nombreux registres de notaires marseillais des années 1350-1450 permettant de situer ces deux marchands dans leur environnement.

Le résultat est passionnant. Le dédoublement imprévu de l'objet d'étude a en effet révélé deux itinéraires en partie parallèles mais aussi singuliers. Bertrand Rocafort, né à Hyères où prospérait la production et le commerce du sel (« l'or blanc »), était fils de fustier. Il exerça d'abord la profession de notaire – indice de sa maîtrise de l'écrit et du latin – dans les années 1380, avant de tenir boutique à Hyères, où son magasin dévolu au commerce de détail avait des allures de caverne d'Ali Baba : on s'y procurait des fromages et autres produits alimentaires, mais aussi de la vaisselle, du chanvre et de l'étoffe, des tissus de modeste qualité et du fer façonné en barres ou en clous (il en vend plus de 500 unités en trois jours en janvier

1394). Parallèlement il assuma dans le grenier des salines de sa ville natale des fonctions publiques auxquelles le prédisposait sa familiarité avec le commerce du sel, avant de devenir citoyen de Marseille en 1423, d'y concentrer désormais une bonne part de son activité marchande et d'y mourir, en léguant l'essentiel de ses biens à l'hôpital du Saint-Esprit. Bertrand de Rocafort, lui, était issu de la petite noblesse provençale. Co-seigneur de Mimet, il appartenait en même temps à l'élite économique et politique de Marseille comme son père avant lui. Il semble avoir inauguré son activité marchande avec le commerce du corail sarde (« l'or rouge »). Tout en développant une politique active d'acquisitions immobilières, il ouvrit dans la ville basse une « *Magna Butiga* » de drap au début du XV^e siècle. De 1393 à 1423, il exerça par ailleurs treize charges municipales, indice d'une réussite sociale personnelle qui ne trouve pas d'équivalent chez ses successeurs au sein de la lignée.

Après avoir consacré ses deux premiers chapitres à retracer l'itinéraire de chacun de ces deux marchands, que l'on découvre partiellement insérés dans les mêmes réseaux tout en présentant des profils différents, Laure-Hélène Gouffran introduit dans le second volet de son étude une réflexion nourrie sur les modalités de l'insertion dans leur milieu de ces deux marchands et de quelques-uns de leurs associés rencontrés au cours de ses dépouilements. Trois domaines d'analyse lui permettent d'en approfondir l'examen : le champ des solidarités familiales et des sociabilités marchandes (chapitre 3) ; les liens avec les religieux mendiants, dont l'influence puissante en ville contribue à façonner la religion des marchands (chapitre 4) ; et enfin le service de la cité, en vertu d'une préoccupation partagée de l'utilité commune (chapitre 5). La documentation éclaire d'un jour variable la manière dont chacun des deux marchands construit ses relations et oriente ses comportements. Du moins cet éclairage, là où il est assuré, est-il très concret et vivant. Les microanalyses, enrichies à l'occasion par l'observation ponctuelle d'autres marchands dont l'histoire croise celle des Rocafort, fourmillent à propos des stratégies matrimoniales (alliances choisies avec soin, dots substantielles, veuvages écourtés, voire divorce immédiat après le mariage, théâtralisé par une correction publique de la jeune épouse en pleine rue...) ; des femmes de marchands investies dans les affaires et les opérations de prêt ; des liens de parenté spirituelle (les compères et commères sont nombreux parmi les relations de Bertrand Rocafort) ; de l'appartenance à de nombreuses confréries ; de l'audience accordée aux frères mendiants, dont se font l'écho les testaments (ceux des Rocafort et d'autres), permettant de discerner le succès particulier que rencontrent auprès d'eux les frères mineurs ; de l'engagement dans des actions précises traduisant le sens du bien commun, comme la prise en charge d'une charité collective exercée au sein des hôpitaux, le rachat des captifs, et la défense de la ville par des contributions financières ou par la lutte contre la piraterie.

Contrastant avec l'image du grand marchand incarnée par Jacques Cœur, ces esquisses soignées et fort bien documentées de portraits de marchands provençaux plus « ordinaires » éclairent finement la construction des élites dans la société marseillaise du début du XV^e siècle, à un moment où elles se renouvellent, tout en faisant prendre conscience de la fluidité foisonnante des identités urbaines et marchandes. Laure-Hélène Gouffran démontre avec force, comme l'observe Philippe Bernardi au terme de sa préface, la pertinence de l'observation de Pierre Monnet constatant que « l'histoire du marchand médiéval peut difficilement être autre

chose qu'*une* histoire *des* marchands cherchant à plonger ces derniers dans la société où ils vivent plus qu'à les en extraire »¹.

¹ P. Monnet, « Marchands », dans *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, sous la direction de J. Le Goff et J. Cl. Schmitt, Paris, Fayard, 1999, p. 625-637, à la p.637